

Extrait du roman « Hallali, la dernière traque »

J'ouvre les yeux.

Machinalement, je bouge mon corps endolori, lourd et perclus de contractures. Impression, comme le disent les adultes, d'avoir la gueule de bois. Une « gueule » où l'alcool aurait été remplacé par les coups. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette gueule-là m'offre un réveil particulièrement corsé.

En me mettant sur le dos, je lève la tête et me confronte à la lumière du jour. Comme je l'appréhendais, je suis dans ce que mon oncle Phil surnomme fièrement sa « cave » : un gros trou creusé au milieu de nulle part au fond de la forêt. Lorsque je suis à ses yeux trop désobéissant, lorsque j'ai franchi une ligne ou bien lorsqu'il est simplement trop défoncé par les multiples drogues qu'il prend tous les jours, il me soulève comme un pantin et me balance sur le quad qu'il utilise avec son frère Dan en partant braconner. Là, il roule comme un fou au travers des sentiers, des sentiers que lui seul connaît, pour mieux me jeter dans cette « cave » et me donner une bonne leçon.

Au début, ces incursions à la « cave » ne duraient qu'une heure ou deux, histoire de me faire comprendre qui était le patron. Aujourd'hui, elles se prolongent pendant au moins deux jours, sans eau et sans nourriture. Inutile de vous dire que je fais plutôt peine à voir quand il revient me chercher au bout de quarante-huit heures.

Dans les années quatre-vingt, la bande-annonce d'un vieux film d'horreur se déroulant dans l'espace aimait rappeler en guise de slogan :

« Dans l'espace, personne ne vous entend crier. »

Cette sensation de vide et de solitude est aussi vraie dans la « cave ». L'évasion comme l'espoir y sont impos-sibles... encore plus depuis que Sam, le fils de Phil, me tient en joue pour me faire encore plus peur avec sa carabine express. Un engin assez impressionnant à vrai dire, avec calibre lourd, composé de deux canons rayés.

Dans les interstices du filet de chasse recouvrant le trou, je vois Phil, du haut de sa position, qui tente lui aussi de deviner les pâles contours de ma silhouette qui s'est enfoncée dans la terre, comme un petit gibier sûr d'être pris et qui attend son heure.

Je ne sais pas cette fois-ci ce qui me terrifie le plus : est-ce la puanteur de sa transpiration que je sens d'ici ? Sont-ce ses yeux injectés de sang, gangrenés par la cocaïne qu'il s'est fraîchement administrée ? Ou bien est-ce sa voix, cette fichue voix qui est devenue la sienne depuis sa laryn-gectomie ? Cette opération lourde, qui lui a retiré le larynx, l'a selon moi tellement « vidé » que je n'arrive même plus à me souvenir des moments, pourtant pas si lointains, où cet oncle-là avait encore une once d'humanité. Une once minuscule certes, mais une once suffisante pour créer parfois entre nous quelques moments de répit. Voire de temps à autre de vrais instants de complicité. De ce que j'en dis, l'ablation de son organe au fond de la gorge a été le point de bascule l'ayant fait passer de l'autre côté. Maintenant, dès qu'il ouvre la bouche, avec ce mélange de sons tout à la fois sifflants et durs, j'ai l'impression d'avoir affaire à une voix d'extraterrestre, comme celle que l'on entend dans les séries à la télévision.

— Sz, sz, sz... fait-il alors dans un mouvement de bouche. Toujours ce caractère de tête brûlée. Jusqu'où va-t-il falloir aller pour te faire plier, gamin ? Seize ans, c'est un peu jeune pour mourir, tu ne crois pas ?

J'aimerais lui sortir quelque chose, n'importe quoi, une saillie bien sentie dont il ne se relèverait pas. Toutefois, je sais que, lorsqu'il est dans cet état, inondé par la drogue et ces autres substances qu'il

s'est injectées dans les veines, les mots ne servent jamais à rien. Quelle que soit ma réplique, je serai toujours perdant, car elle ne fera que renforcer sa colère, cette satanée colère qui le nourrit maintenant depuis plusieurs années. Le seul sentiment, à vrai dire, qui lui donne le sentiment d'exister. Je tente une approche tout en humilité...

— Papinet... s'il te plaît... pardon.

Papinet est le nom que je lui ai donné, enfant, lorsqu'il a dû s'occuper de moi et de ma sœur, Alice, après la mort de mes parents. Parfois, ce simple surnom suffit à le calmer. Il lui rappelle cette période que je ne pourrais pas qualifier de bénie... mais qui tout du moins a fait espérer à tout le monde un champ des possibles. Un avenir peut-être pas très radieux, mais avec des promesses et des responsabilités : celles de prendre soin de deux orphelins recherchant de l'affection. Ce sentiment, croyez-moi, était à l'époque plus que bienvenu dans ce monde pourri qu'était devenu le sien, surtout après sa série de déconvenues professionnelles, notamment avec ses collègues viticulteurs lassés de ses frasques et de ses nombreuses autres tentatives de corruption. Il me regarde, piégé au fond de mon trou, en fronçant les sourcils.

— Sz, sz, sz... t'es malin, gamin, personne ne t'enlèvera ça. Mais je crois vraiment que t'as besoin de morfler ce coup-ci. Y a que ça que tu comprends de toute façon...

— Papinet, je t'en prie !

— Sz, sz, sz, arrête avec ça, tu veux ? Tu me prends pour un débile ou quoi ? On ne peut plus continuer comme ça...

L'évocation de cette dernière phrase me fait l'effet d'un électrochoc. Voudrait-il réellement en finir pour de bon, en me laissant crever là, dans ce trou à rats ? Je joue mon va-tout en essayant de garder mon calme.

— Tu ne peux pas me laisser moisir ici... les gens à l'école s'en rendraient compte... et les services sociaux aussi.

Naïvement, je croyais qu'évoquer l'assistance publique lui donnerait un coup de fouet, comme un shoot à l'envers lui rappelant les contraintes et la logique de notre vrai monde. Tout défoncé qu'il est, il ne peut pas ignorer certaines choses dans un coin de son cerveau : des règles de base, pour ne pas dire élémentaires, comme la non-assistance à personne en danger.

— Qui s'inquiétera d'un foutu casse-couilles comme toi, gamin ? Un casse-couilles qui s'est brûlé les ailes en tombant d'une falaise à quelques mètres d'ici...

Je n'en crois pas mes oreilles. On va donc en arriver là ? Je réagis à ses propos en me relevant vers lui pour mieux l'implorer et accrocher son regard.

— Papinet, tu ne crois pas ce que tu dis, pardon, je m'excuse... tu es défoncé mais... attends au moins un peu...

Je lui hurle dessus, mais déjà il ne m'écoute plus. Grisé par son shoot et les rires de Sam, derrière lui, qui se tape sur les cuisses en me voyant pisser dans mon froc, je gratte de façon désespérée la terre qui m'entoure, croyant bêtement qu'elle pourra s'effriter d'un simple coup de baguette magique. Je jure très fort en m'arrachant la voix :

— Et Alice ? Ne laisse pas Alice ! Je t'en supplie... Papinet !

Pour tout vous dire, à ce stade du récit, si du haut de mes seize ans je n'ai toujours pas tenté de me foutre en l'air, c'est d'abord pour ma petite sœur, mon adorable et protégée petite sœur. Âgée de douze ans, elle a pour le moment miraculeusement échappé à la haine de cet oncle venu d'un autre monde. Comme si le fait d'avoir été son souffre-douleur pendant neuf ans avait suffi à rassasier ses terribles penchants. C'était comme un accord entre lui et moi, un accord silencieux lui donnant le droit de disposer de moi comme il le désirait en échange de l'innocence d'Alice. Des choses pareilles ont-elles un prix ?

Pendant longtemps, je me suis demandé ce que j'avais fait pour lui inspirer à ce point autant de violence. Est-ce parce que j'étais le seul à oser le contredire ? À moins que ce ne soit mon regard qui lui rappelle maman ?

Sans pouvoir l'affirmer avec certitude, je pense que ce regard-là a dû toute sa vie rappeler à Phil la seule personne qu'il n'ait jamais vraiment aimée : ma mère. Le rappel de ce passé, s'il a été au départ assez doux pour me préserver de ses griffes, l'a vite incité à me haïr tant mes yeux semblaient lui dire que ma « mutti », comme j'aimais l'appeler, préférerait toujours au fond de sa tombe les bras de mon vrai père mort... plutôt que ses bras de vivant à lui. Des bras de pauvre type qui a foiré sa vie, y compris la succession de notre domaine familial, avec ses hectares de vignes à perte de vue et ses caves à vin réputées dans le monde entier. Symbole d'une chute et d'un désastre à grande échelle, la faillite de notre caveau, pourtant florissant depuis plus d'un siècle, a scellé pour mon oncle l'idée qu'il serait à jamais un loser : un raté qui aura vécu une vie pour rien, si ce n'est annoncer au monde ce que c'est que de tout échouer, sur tous les points et dans tous les domaines.

— Va au diable... finit-il par me dire en crachant par terre et en repartant vers son quad pour mieux me laisser seul avec Sam.

En l'entendant partir, je réprime mes larmes, assez orgueilleux, malgré la situation, pour ne pas lui faire de cadeaux. À aucun prix, je veux lui donner ce plaisir qui lui procurerait ce pouvoir, le dernier qui lui reste si on en juge l'état de sa vie : celui de lui faire croire que sa méchanceté peut me broyer ou me faire plier.

Tant pis pour lui si ce qui lui reste d'humanité vient de mourir, là, sous mes yeux. Je veux vivre, moi. Pour moi et pour Alice.

Ce que j'ai dans la poche, cette fois, sera peut-être ma planche de salut ; un objet inespéré qui me permettra de m'évader pour mieux hurler à la face de l'humanité que, oui, là-dessus, il a raison : ma vie, nos vies ne peuvent plus continuer comme ça.